

ASTROPOLIS HIVER

Table ronde « Les jeunes et la fête »

Jeudi 17 Janvier 2013

organisé en partenariat par le festival Astropolis et le Collectif des Festivals engagés dans le développement durable et solidaire en Bretagne

Maël Sinou, [Festival Astropolis](#) :

Rencontre organisée pour le festival Astropolis édition Hiver. Cette année, il a été décidé de traiter du thème « les jeunes et la fête » et plus particulièrement des pratiques festives et de la réduction des conduites à risques, thèmes inhérents à l'organisation d'évènements tels qu'Astropolis et des rassemblements festifs en général.

Avoir un débat sur ce qui est fait et ce qui peut être fait, sur les différents dispositifs de prévention et de réduction des conduites à risques.

Maryline Chasles, [Collectif des Festivals](#) :

Le Collectif des Festivals travaille sur la question du développement durable et solidaire ; il est coorganisateur de la rencontre avec Astropolis.

Les objectifs de cette rencontre sont multiples :

- Mieux appréhender les pratiques festives et ce que vivent les jeunes en festival, notamment grâce à la projection du film *Gus*, présenté par le sociologue Gilles Droniou, de l'association Jeudevi avec qui on débattera.
- Partager des expériences, initiatives d'acteurs et dispositifs mis en place sur le territoire en matière de prévention et réduction des risques, et notamment entre acteurs culturels en lien avec les jeunes, la fête. Comparer ce qui existe, discuter de ce qui peut être amélioré.
- Donner la possibilité à ces acteurs de mieux se connaître, pour leur permettre une meilleure coordination à l'échelle du territoire.
- Favoriser la mise en place de stratégies de prévention et réduction des risques à l'échelle du département.

Il est possible de télécharger :

- ✓ une fiche pratique recensant les différents mode de gestion de cette question de la gestion des risques :
http://www.lecollectifdesfestivals.org/collectif/download/fiches_pratiques/Pre%CC%81vent%20et%20RdR%20-%20Mai%202012.pdf
- ✓ le guide pour favoriser la prévention et la réduction des risques en milieu festif réalisé par le CIRDD Bretagne : http://www.cirdd-bretagne.fr/fileadmin/publications/guides/livret_Festif-2008.pdf

Déroulé de la rencontre :

I / Les pratiques festives chez les jeunes

- Diffusion du film « Les jeunes et la fête : Gus, une action de prévention pour mettre la fête en débat », réalisé par Jeudevi
- Intervention de Gilles Droniou, sociologue et professeur à l'université de Rennes 1
- Temps de débat et échanges

II / Témoignages d'acteurs finistériens sur leurs démarches de prévention

- Les dispositifs de prévention sur les soirées étudiantes de la ville de Brest
Intervention de Laurent Pichon du Service tranquillité urbaine et prévention des risques de Brest Métropole Océane
- La relation aux publics et l'environnement réglementaire du café-cabaret le Run Ar Puns à Châteaulin, intervention de Jakez L'Haridon
- Les actions de réduction des risques en festival. Intervention du collectif Orange Bleue puis intervention croisée des Vieilles Charrues, Astropolis et Panoramas.
- Débat et échanges

I) Les pratiques festives chez les jeunes

Gilles Droniou, sociologue, cabinet d'étude de recherche développement en sciences humaines et sociales [Jeudevi](#) :

Travaille avec Christophe Moreau sur les questions de la jeunesse et donc par conséquent la question de la fête. Ils ont été sollicités par François Paugam, conseiller d'éducation et Christian Portron, réalisateur pour réaliser un film documentaire sur les jeunes et la fête. Il s'agit de l'histoire de Gus, un jeune breton qui va nous emmener dans des fêtes, rencontrer différents types de fêtards, au-delà des appartenances sociales et culturelles.

<http://www.jeudevi.org/index.php/lafete>

Objectif : montrer que les bretons ne font pas tous la fête de la même façon. Il y a différentes façons de prendre des risques. Ainsi, pour faire de la prévention, il y a nécessité de s'adapter aux différents profils de fêtards.

C'est un film réaliste, les visages ne sont pas floutés, les noms ne sont pas changés. Cela pose plusieurs questions quant à son utilisation. En général, le film est diffusé pendant des actions de prévention dirigées vers des jeunes de 16 à 20 ans. Quatre profils de fêtards sont représentés : les conformistes, les libertins, les mal à l'aise et les casse-cous.

PROJECTION DU FILM

Discussion sur le film :

Pascal Artero, directeur de La Suite : C'était très bien fait, réaliste avec un panel intéressant de la jeunesse d'aujourd'hui lié à l'alcool et la fête. On ne le traite pas comme un drame, ce qui est bien car il ne faut pas voir seulement une mauvaise association entre « jeunes » et « fête ».

GD : On a vraiment voulu s'approcher au plus près de la réalité, c'était l'un des critères initiaux de notre cahier des charges. On voulait que ce soit réaliste pour que les jeunes qui le voient se reconnaissent ou reconnaissent quelqu'un qu'ils connaissent, qu'ils s'identifient aux jeunes filmés pour que le message « accroche » mieux. On a laissé cette parole aux jeunes même si parfois on a du revenir sur certains commentaires, vis à vis de la loi on ne pouvait pas tout montrer (exemple : drogues) et tout entendre. Mais on a gardé des messages positifs sur la fête, qu'ils soient justes ou moins justes, ainsi que les messages que nous jugions importants.

Manuel Pineau, animateur jeunesse à Châteaulin : Parmi ces gens, on se reconnaît chacun à des époques de notre vie. Comment les jeunes réagissent à ce film ?

GD : La réaction des adultes et des jeunes est très différente : on entend les mouches voler avec les adultes, alors que les jeunes rigolent, commentent, chantent même parfois. Il n'y a que deux moments où on entend vraiment des gros blancs : lorsque qu'Amélie raconte sa soirée qui tourne mal et lorsque Fabien raconte son expérience des drogues dures. Ils se reconnaissent à un moment ou un autre à travers ces profils et c'est comme ça qu'ils réagissent en accrochant ou étant choqué. Les paroles qui les choquent le plus sont celles d'Amélie (« je dois partir de Rennes pour arrêter les pratiques à risques ») et celles de Fabien (« mon premier joint c'était à 10 ans, on m'a dit que ça avait un goût de gâteau »). Cela amène des échanges sur leurs pratiques, leurs fêtes et leurs histoires. Nous allons commencer à travailler avec des jeunes sur des longues durées, notamment à Morlaix.

Alain Chalet, prévention routière du Finistère : J'ai beaucoup ri car c'est très vrai. Il y a en particulier deux messages que je trouve importants : 1) le lien avec les parents. Tout passe par eux, c'est bien que certains fassent l'effort de garder un œil sur eux, d'aller les chercher en soirées, etc. 2) la mise en garde contre les drogues douces et dures, le message de prévention doit être fait au plus tôt.

GD : La question des parents est intéressante. Dans les bonus, on parle plus des parents. Les 4 profils sont déclinés dans les bonus avec des explications du réalisateur ainsi que des témoignages des parents (notamment la mère d'Amélie). Il y a des parents qui essaient de suivre (se lever à 6h du mat' pour aller chercher la gosse) mais il y a en d'autres qui choisissent de « contenir » la fête en mettant à disposition une partie de la maison prévue à cet effet. Or dans le cas de Corentin, on voit que cela n'empêche pas forcément la prise de risques. Il y a un travail d'échange à mettre en place avec les parents, comment gérer la fête et ses enfants ? Pour ce qui est des stupéfiants, on aurait voulu en parler plus dans le DVD ; mais à cause des dernières réformes, on n'a pas pu en montrer plus sur les drogues car nous n'avions pas le droit (« on était déjà hors des clous sur certaines séquences »).

Vanessa Guegan, Conseil général du Finistère : Comment avez-vous réussi à approcher ces jeunes ? C'est une réelle plongée dans leur intimité, on est étonné du naturalisme des soirées malgré la présence de la caméra... on les voit avec leurs amis face à leur propre excès, cela surprend...

GD : Je les ai rencontrés via des établissements scolaires. On a travaillé sur différents types de

lycées à travers nos 4 départements, en prenant contact avec l'infirmier et le CPE, qui s'occupaient de réunir un groupe d'une vingtaine de jeunes, potentiellement intéressés par le projet. A partir de là, on leur expliquait ce qu'on voulait faire et on leur proposait d'y participer. Une bonne moitié disait non immédiatement à partir du moment où ils apprenaient que leurs parents pourraient potentiellement voir le film. A la moitié restante, on leur faisait remplir un questionnaire qui nous permettait de les situer sociologiquement, de comprendre dans quel état d'esprit ils étaient, à quel « profil » ils étaient susceptibles d'appartenir, et à quel type de soirées ils se rendraient dans les mois à venir. (ex : l'anniversaire d'Enora).

En ce qui concerne l'influence de la caméra, on s'est posé la question de son influence sur l'attitude de ces jeunes, sur leur manière de consommer, sur leurs pratiques susceptibles d'être modifiées. Il n'y a que lors de la soirée en discothèque et l'apéro géant à Nantes qu'on a réellement senti une différence de comportements (jeunes qui souhaitaient se montrer à la caméra). Dans le reste des cas, nous avons été étonnés de remarquer que les jeunes oubliaient totalement la caméra, c'est ce qui donne le côté réaliste. Je pense que le fait de baigner dans un monde d'écrans a joué. On a le sentiment en regardant le film qu'ils ne se limitent pas et qu'ils n'exagèrent pas pour autant. J'ai l'impression que pour beaucoup de ces jeunes, il semblait intéressant de montrer cette étape de leur vie, ce moment T, pour ensuite passer à autre chose.

Evelyne Carn, festival du bout du monde : Remarque sur le fait que la vidéo n'est pas aussi réaliste qu'elle en a l'air, par exemple le côté 16-18 ans, alors qu'il existe des publics plus jeunes, ayant des pratiques festives encore différentes, dont on ne parle pas ...

GD : C'est vrai que l'on s'est posé la question, notamment avec Fabien, qui a pris des drogues très jeune, mais qui ne paraissait pas si « abîmé » à 17 ans, on ne voulait pas que ça donne un message contradictoire. On aurait aimé montrer des plus jeunes, mais cela aurait été plus compliqué sur les autorisations. De plus, je pense que les lycéens sont plus à même de témoigner, d'avoir plus de recul pour analyser leurs pratiques et parler de leurs expériences que les plus jeunes.

Mathieu, président de la Fédé B, fédération des associations étudiantes de Brest : Selon moi il manque un reportage sur les risques dans les soirées étudiantes où des politiques de sécurité sont mises en place. J'ai l'impression que de plus en plus d'étudiants boivent pour oublier la réalité, or ce documentaire parle beaucoup des conséquences des pratiques festives, et pas vraiment des causes. Avez-vous des éléments de réponse à ce sujet ?

GD : C'est vrai qu'on dénote une certaine recherche de « blancheur », d'oubli de la réalité, notamment chez les profils des « libertins » et des « casse-cous ».

Les libertins, on l'explique principalement par la pression sociale et scolaire sur la réussite des études que connaissent les étudiants, qui ont besoin à un moment de relâcher la pression.

Pour les casse-cous, il s'agit plus souvent d'un mal-être physique et mental, pour eux, il s'agit de boire non plus pour oublier mais plus pour s'oublier, souvent pour des raisons individuelles, propres à chaque personne.

Mathieu : Ça confirme ce qu'on voit au quotidien, avec des pics après les partiels. Une envie de se mettre minable, et on a du mal à endiguer ça et les risques qu'on peut prendre

GD : Je pense également à une troisième raison : on a pu observer chez certains jeunes garçons qui baignent dans un univers hyper sexuel, un autre type de comportement festif. On se rend compte que ces jeunes ont beau connaître les pratiques sexuelles par cœur, ils ne savent pas pour autant aller vers l'autre sexe, faire du lien. Ces jeunes, certes minoritaires, ont peur d'être honteux et se mettent donc « hors-jeu » en se « mettant minable » pour éviter de se « prendre un vent ».

PAUSE

II) Témoignages d'acteurs finistériens dans leurs démarches de prévention

Interventions des acteurs finistériens issus des institutions publiques et de bars ou lieux de vie comme le Run Ar Puns. On va aborder les actions de prévention et l'évolution des publics, pour voir comment les deux doivent être coordonnées. Ensuite nous nous intéresserons aux actions menées par plusieurs gros festivals finistériens, notamment en collaboration avec le collectif Orange Bleue.

Intervention de Laurent Pichon, service tranquillité urbaine et prévention des risques de Brest Métropole Océane, espace de régulation des usages sur la ville :

Brest est une ville animée, où l'on peut définir plusieurs types de rassemblements festifs : les rassemblements organisés (ex : Jeudis du port) et non organisés (les jeudis soirs en général). Il y a aussi les conséquences de l'interdiction du tabac dans les bars et discothèques : on retrouve des gros groupes de fumeurs devant ces établissements qui sont souvent rejoints par d'autres personnes recherchant la fête sans payer des consommations en bar.

L'idée c'est de travailler en interne avec les autres services de la collectivité mais également en partenariat institutionnel (sous-préfecture, police) et associatif (LMDE, ANP2A, Croix Rouge). On travaille essentiellement sur de la médiation et la réduction des risques (mise en place de chalet prévention).

Sur les manifestations non organisées sur la voie publique, qui prennent beaucoup d'ampleur depuis quelques années, on mobilise des médiateurs mais aussi des équipes de la LMDE, de la Croix rouge, non pas pour organiser mais bien pour accompagner les jeunes et leurs pratiques, prévenir les nuisances (environnementales et sonores) et les risques. On n'obtient pas les mêmes comportements si les pratiques sont accompagnées, on dissuade en allant rencontrer les jeunes sur la voie publique. C'est cet aspect dissuasif qui est important ; il ne s'agit pas de répression, mais plus d'accompagnement. Connaître les itinéraires de fête et les pratiques de consommation permet de réduire avant tout les risques : on distribue des questionnaires pour cela. Notre mission en tant que médiateur urbain c'est d'attirer l'attention des jeunes sur les risques qu'ils prennent pour qu'ils développent plus de vigilance, pour eux et pour leurs amis. On distribue les numéros d'urgence, on donne des conseils de bon sens.

On va aussi travailler sur le respect du voisinage, car tout le monde a le droit à la tranquillité, au repos, au calme de la voie publique, surtout à côté des bars proches du tramway et des établissements de nuit. On doit rappeler les règles de sécurité, l'emplacement des poubelles et on essaye de travailler en lien avec les autres acteurs, chacun selon ses compétences, de façon à intervenir par étapes avec cohérence et ensemble. Par exemple, on travaille avec les dispositifs tels que le CISPD (Conseil Intercommunal de Sécurité et de Prévention de la Délinquance) le Contrat Local de Sécurité, avec les sauveteurs en mer lors de la fête du bac, un rassemblement non organisé qui a lieu tous les ans sur la plage du sable blanc, où il y a un fort risque de noyade.

Encore une fois, il ne s'agit pas de moraliser mais d'attirer l'attention sur une consommation excessive.

L'idée est aussi de travailler avec les établissements de nuit : comme beaucoup d'autres grandes villes, nous avons mis en place une charte de la vie nocturne avec la préfecture, la CCI et les syndicats des professionnels afin de s'engager sur un certain nombre de points. La Ville de Brest a mis en place un comité de conciliation pour résoudre les litiges entre établissements de nuit et riverains qui se plaignent, de trouver des solutions par le dialogue pour une vie nocturne de qualité. Pour le moment une quinzaine d'établissements sont signataires.

Maryline Chasles : Comment l'action de médiation est-elle accueillie et comment sont formés les médiateurs ?

LP : Les médiateurs sont des agents de la collectivité, certains sont entrés en tant qu'emplois jeunes il y a quelques années, d'autres sur concours. Ils ont été formés par la collectivité à ce travail. On forme également les différents acteurs qui interviennent sur la voie publique. Il faut rappeler que Brest est l'une des deux grandes villes françaises, avec Le Mans, qui ne dispose pas de police municipale. Il s'agit d'un choix politique, qui consiste à mettre en place une solution alternative sous forme d'équipes de médiation, composées d'« agents de civilité », de « gardes urbains » ou encore d'« inspecteurs du domaine public ».

Comment est-on reçus ? Très bien, on a rarement de problèmes, les jeunes nous connaissent. Les médiateurs ont des gilets et quand ils voient qu'on est juste là pour dialoguer, ils ne prennent pas la mouche. Ils acceptent le dialogue, et parfois viennent même le chercher : ce sont eux qui demandent parfois à remplir les questionnaires anonymes distribués. On se contente souvent de leur rappeler les interdictions mises en place par les arrêtés (ex : pas de boisson sur la place de la Liberté le jeudi soir). On a pu constater une certaine évolution ; je pense notamment aux problèmes qui avaient surgi lors des jeudis du Port de 2009 quand on devait évacuer l'espace public. On a eu des gros problèmes avec des agents de sécurité qui rabattaient le public avec des cordes, ce qui conduisait à des confrontations entre les jeunes et les forces de l'ordre. On a proposé d'intervenir avec des médiateurs qui demanderaient aux gens de se déplacer plus loin : ce mode d'agir moins agressif a fonctionné, et cela pour toutes les manifestations organisées sur le port de commerce. Parce que le message est souple, les gens ne se sentent pas brusqués et obtempèrent beaucoup plus facilement.

Intervention de Jakez L'Haridon, président Run Ar Puns association, Châteaulin

« Le Run Ar Puns à Chateaulin, un établissement culturel qui abrite deux structures juridiques : une association culturelle et une S.A.R.L pour la gestion de l'activité commerciale du bar et du débit de boisson. Une boutique qui a été ouverte il y a 35 ans. L'idée première de ce lieu était de pouvoir présenter des représentations artistiques en alliant une activité économique à l'envie artistique, afin de viabiliser le tout. Le Run Ar Puns s'est développé en auto financement, avec les ventes d'alcool, qui ont permis pendant 17 ans de financer les propositions artistiques ainsi que les frais de structure. C'est un établissement qui a correspondu à une attente, qui a marché très très fort, c'était blindé tous les soirs pendant deux trois années. En tant que responsable du débit de boisson, je ne pouvais pas continuer comme ça, physiquement, il y avait une nécessité de calmer un peu l'activité. On a alors décidé de proposer d'autres types de boissons, des cocktails, des choses sans alcool, comme des thés ou des cappuccinos, des chocolats, des choses qui sortaient de l'ordinaire à l'époque. Du coup la sortie au Run Ar Puns n'était plus une sortie forcément alcoolisée, et ça permettait aussi à un autre public de venir, comme des couples ou des familles. On a d'ailleurs vu beaucoup plus de familles venir depuis l'interdiction de fumer. C'est dans ce contexte là qu'on a continué d'avancer, et c'est aussi ce qui caractérise ce lieu : son cadre, une vieille bâtisse où l'on se sent bien, et où chacun trouve sa place.

Du point de vue du projet artistique, il y a des actions de prévention mises en route comme les actions de prévention des risques auditifs, en collaboration avec l'ensemble des pôles de musiques actuelles de Bretagne, avec un outil commun, le projet Peace & Lobe , qui sensibilise les jeunes aux risques auditifs lors d'interventions dans les lycées. Mon prédécesseur a utilisé le terme de « bon sens », c'est ce qui prévaut sur la prévention : le bon sens, l'encadrement. Nous avons une jauge de 350 personnes, on n'a pas de service de sécurité, ce sont les bénévoles de l'association qui gèrent l'histoire. J'ai beaucoup suivi les travaux d'Adrénaline et de Judevi. J'ai l'impression que la fête

reste une activité très stigmatisée, je pense que l'alcool, les « pratiques festives », sont une conséquence et non pas une cause. Je fais juste un petit clin d'œil par rapport au film Gus : les accidents de la route en 2011 ont causé la mort de 2500 personnes contre 10000 pour les suicides. Notre boulot ce n'est pas que de prévenir les risques, mais c'est également d'être à l'écoute des gens. »

Maryline : Comment ça se concrétise pour le public ? Un comportement particulier de votre public a-t-il évolué ?

Dans ce film, je trouve qu'on stigmatise un peu les jeunes. Dans mon bar, je trouve que les jeunes sont plus raisonnables, plus calmes, plus que nous à notre époque en tout cas. Au Run Ar Puns, on a l'avantage d'être en zone rurale, à l'extérieur de la ville, il y a donc une régulation qui se met en place car la plupart doivent conduire pour rentrer. On a aussi un parking privé où les gens peuvent rester sur place dormir. Les pratiques diffèrent beaucoup selon les soirées, s'il y a concert ou non et selon les types de concert, parfois le parking reste rempli les lendemains de soirée. On n'a pas de système de sortie pendant nos soirées, les gens peuvent aussi aller boire sur le parking.

Maryline : Vous vous êtes également engagé contre le sida, et pour des soirées sans alcool avec les lycées ?

Dans ces projets, on amène les lycéens à venir aux concerts le soir. Comme c'est un bar, ça pouvait poser problème, alors on a négocié qu'il n'y aurait pas d'alcool de servi. C'est quand même ouvert à tout le monde, même si les concerts démarrent plus tôt. D'ailleurs c'est marrant de voir la réaction des gens qui veulent commander un demi et qui se le voient refuser car c'est une soirée sans alcool : certains n'y croient pas, d'autres mettent un temps fou à trouver une boisson de substitution... Il y aurait un vrai travail de sociologue à faire d'ailleurs ! (rires).

Maryline C : On va passer aux témoignages des festivals et de l'Orange Bleue, Guillaume Gérard de l'Orange Bleue (association de prévention régionale), Quentin Sibénil (responsable économie du développement durable aux Vieilles Charrues), Gildas Rioualen (Co directeur, Astropolis), et Laurie Autret (Chargée de production, Panoramas).

Intervention de Guillaume Gérard, du collectif Orange Bleue :

L'Orange Bleue existe depuis 12 ans. C'est un collectif formé par trois associations qui travaillent dans le champ des addictions, qui se sont fédérées pour créer l'Orange bleue, afin d'intervenir ensemble sur les milieux festifs, chose qui ne se faisait pas trop il y a 12 ans. Nous sommes une terre de fête et on a pu remarquer le large panel de risques en milieu festif : alcool, produits illicites, risques sexuels, auditifs, routiers, nuisances. Or, il y avait peu de prévention à la fin des années 90, et elle était principalement faite par des associations de Paris qui se rendaient aux grands tecknivals. C'était surtout très axé sur la consommation de produits illicites, avec les seringues jetables, la prévention contre le Sida. Au départ, pour beaucoup d'organisateur et de festivalier, l'idée de prévention était très antagoniste avec l'idée de fête, cela nous a porté préjudice au départ. Mais au fur et à mesure cela a évolué, on est passé de l'idée de prévention des risques à l'idée de réduction des risques, et ces organisateurs nous ont laissé intervenir sur leurs festivals. On a donc commencé sur un certain type de publics et de prévention pour au fur et à mesure s'élargir à d'autres publics et à d'autres risques, et de fil en aiguille cette prévention est arrivée dans le milieu techno, les SMACs (Scènes de Musiques Actuelles) pour arriver maintenant sur les festivités informelles, dans l'espace public.

Maryline C : Concrètement, c'est un espace sur le site du festival ?

Oui, ce sont des stands mis en place sur les rassemblements festifs. On y vient pour parler, échanger. On présente des outils pour contrer ces risques (bouchons d'oreilles, préservatifs, seringues, etc.). A partir de ces outils, on va essayer de leur parler de leur donner des clés pour qu'ils fassent leurs propres choix. On n'est pas là pour faire à la place de quelqu'un, chacun peut faire ce qu'il veut de son corps.

Vous arrivez à toucher combien de personnes à peu près ?

Notre activité se divise en deux : la moitié du temps pour les free parties et l'autre moitié dans le champ des musiques actuelles. En ce qui concerne les free parties, on arrive à toucher entre 20 % et 40 % des participants en moyenne. Pour les festivals de musiques actuelles, on est plus entre 15 et 20 % des participants – excepté les Vieilles Charrues bien sûr, mais là ce n'est plus vraiment un festival (rires).

Vous couvrez toutes les demandes ?

On doit refuser beaucoup de demandes. En Bretagne il y a un grand besoin et une grande envie de prévention. On intervient uniquement si l'organisateur nous demande de venir. Parfois on ne sait pas trop si c'est une envie réelle ou plus suscitée par toutes les conséquences que l'organisateur devrait gérer s'il n'avait pas prévu de prévention. Au début des années 2000, cela représentait beaucoup de monde, aujourd'hui c'est plus rentré dans les mœurs.

Comment vous vous fournissez ?

On achète tout pour tout redistribuer gratuitement. On a plusieurs fournisseurs. L'avantage c'est qu'on a accès à un public que les autres n'ont pas. Par ces démarches, on arrive à rencontrer des usagers cachés. Il y a deux types d'usagers, ceux que l'on rencontre dans des centres spécialisés et qui sont déjà à un stade avancé dans leurs habitudes de consommation, et ceux pour qui cette consommation reste très occasionnelle, ce sont eux les usagers cachés, et par ces stands on peut instaurer un dialogue avec eux.

Pour les Vieilles Charrues, en quoi consiste la prévention des risques ?

Quentin Sibérial, Vieilles Charrues :

Un espace est dédié à la prévention à l'entrée du festival, là où tout le monde passe et où il sera le plus visible. Cependant au fil des années et de l'augmentation de la participation, on a dû s'étaler sur tout le périmètre du site du festival. On essaie de sensibiliser toutes les personnes présentes sur le festival : le public festivalier, les professionnels en backstage, les partenaires, etc. Du moins il y a une mise à disposition d'outils de prévention. Comme ce n'est pas suffisant on commence à travailler sur les campings, où on a installé des relais des stands de prévention avec tout le matériel nécessaire. Les régies camping aussi y participent et cela fonctionne bien. C'est également la 3ème année que l'on a un partenariat avec la prévention routière du Finistère qui intervient pour sensibiliser sur les parkings à chaque fin de soirée, ainsi que le lundi matin. Ont également été mis en place les navettes à tarif réduit et les transports en bus gratuit pour aller dans les communes alentour. La prévention routière est aussi présente aux différentes gares routières. On a essayé de cibler très large. On pourrait aussi parler de la distribution d'eau gratuitement (plus de 22 000 litres cette année).

Gildas Rioualen, Astropolis :

Avec le Collectif des festivals, on partage beaucoup d'idées. C'est important d'analyser son public, et c'est essentiel aujourd'hui de prendre de la distance, séparer ce qui est musique, ce qui est public, ce qui est lié au bar. Pour Astropolis, il aura fallu batailler pendant 10 ans pour imposer le style de musique, inscrire l'électronique dans la ville. Il faut souvent se mettre autour d'une table pour travailler ensemble afin de prendre les bonnes décisions.

Par exemple, il y a eu une longue bataille quant à la décision d'interdire le débit de boissons à partir d'1h du matin, alors que notre public arrive à minuit. Le parking se transformait en « bar de licence 12 », et c'était impossible à sécuriser. Mais à partir du moment où on parle de la finalité d'un projet, on peut mieux travailler. Désormais Astropolis a le droit au débit de boisson jusqu'à 6h de matin ce qui inclut toute une prévention spécifique : ainsi des navettes sont mises à disposition, les boissons sans alcool sont à prix très faible, la Croix Rouge est présente sur les parkings et offre même des petits déjeuners. Évidemment ça reste compliqué pour une équipe de sécurité de travailler jusqu'à 7h du matin.

Il ne faut pas repousser le problème par la répression, et provoquer la jeunesse. Je crois qu'aujourd'hui, il y a beaucoup plus de postes pour le développement durable et plus d'espaces pour la discussion sur ces sujets. Cela permet de coordonner nos actions malgré l'écart d'âges et de générations. On ne fonctionne pas avec le même public que celui de Panoramas par exemple, alors que la programmation est similaire : il est nécessaire d'adapter les dispositifs aux publics.

A Panoramas, comment sont perçus et gérés ces risques ?

Laurie Autret, Panoramas :

On organise notre festival sur deux soirées dans un parc expo un peu excentré, où on compte environ 10000 festivaliers par soirée. Il y a également une troisième soirée le dimanche dans une petite salle où il y a un public d'environ 300 personnes. Notre public est en effet assez jeune, majoritairement entre 16 et 25 ans. Le festival a beaucoup évolué en quelques années, notamment en nombre de spectateurs, qui a été multiplié par 5, donc il a fallu s'adapter tout en gardant la même infrastructure. Plusieurs choses ont été mises en place : un parking/camping, des espaces de prévention sur le site avec l'Orange bleue, LE CPUE de Morlaix et l'Apika, notamment présente à la sortie du site. On a également un stand de prévention sur le site et des navettes mises en place qui viennent du centre et qui accueillent l'opération TER 12 € aller-retour. Cette année, on va s'associer avec le « Défi morlaisien » : des personnels de la collectivité, des hôpitaux et des parents vont mettre en place ensemble des actions de prévention dans les transports de la ville.

Comment gérez-vous les événements OFF ? Quelle est votre responsabilité ?

Nous avons changé de statut récemment, nous sommes passés en tant que « grand rassemblement » depuis 2 ans. Cela nous rend responsable légalement des espaces off. La gendarmerie nous demande de gérer les abords du festival pour la sûreté au bord des routes et c'est aussi pour cela que l'on intensifie les partenariats avec les associations de prévention.

Maryline :

La prévention est donc une somme de petites actions concrètes qui ensemble permettent une bonne prévention des risques. Cela pose la question de la coordination de tous les acteurs présents sur un festival.

III) Débat et questions

Esther Nohé, chargée de développement unité santé à la mairie de Brest :

Pour bien prendre en charge les risques, on est obligé de passer par des associations ainsi que les institutions. Je tiens à mettre en avant l'importance et la possible mutualisation des moyens avec ces structures. De cette façon, on appuie la responsabilité des collectivités sur le territoire ce qui sensibilise ces dernières au festival (?)

Morgan Faligot, chargée de médiation au festival de Cornouaille :

Dans le film, on parlait du manque de place fait aux adultes. Je suis assez d'accord, au festival de Cornouaille, on voit que tout le monde se retrouve au bar, quel que soit son âge. Le boire a une fonction sociale, il rapproche les générations, notamment dans les cultures traditionnelles (ex : le cidre dans le film Gus, les fest noz). On peut donc se questionner sur le rôle des parents. Sur les espaces de prévention, on est tenté d'aller directement vers les jeunes mais on peut aussi se poser la question des plus vieux et de l'exemple que ces derniers donnent. Peut-être important de sensibiliser aussi les adultes.

Gilles Droniou, sociologue :

Il y a un rôle extrêmement important de la famille et de l'apprentissage de ces risques. Il manque peut-être le rôle de l'apprentissage par rapport à ce débat, on a peut-être perdu ce sens-là. Comment faire en sorte que dans des grandes villes de Bretagne, la fête ait la place qui lui revient de droit ? La question de la façon de faire quand on va voir les intéressés. La place accordée à la fête dans l'espace public est extrêmement importante et il est parfois compliqué d'y apporter une « moralisation ».

Mathieu Heurtebise, président de la Fédé B:

Je pense que l'une des causes des rassemblements non organisés festifs c'est aussi le manque de moyens, notamment depuis le passage à l'euro. Les jeunes, la classe d'âge ayant le moins de moyens, fait le choix d'acheter de l'alcool en grande surface car cela coûte moins cher. Les étudiants sont donc poussés dans la rue depuis une dizaine d'années. Or avec la place de la Liberté interdite, on repousse l'interdiction et on étale la zone de la fête, qui revient dans l'espace privé, où la prévention est impossible. L'espace public a certes ses limites (nuisances) mais permet l'accès aux jeunes et plus de prévention des risques.

Guillaume.G, Orange Bleue

En France, la différence de prix est énorme entre les supermarchés et les bars. Mais que ce soit dans la sphère privée ou dans la sphère publique, il y aura des nuisances. Ce sont les problèmes qu'ont rencontré en premier lieu les établissements de nuit qui ont causé ce déplacement de lieu de la fête.

Jakez.L, Run Ar Puns

Je veux juste préciser que c'est l'explosion de prix décidée par les brasseurs qui pousse à cet écart de prix. Les bières en fût que j'achète coûtent deux fois plus cher (prix au litre) que celles vendues en canette avec tout le packaging en supermarché. Les ventes aux bars ne représentent plus que 10 % des ventes des brasseurs. Pour les brasseurs, les bars ne sont plus que des vitrines pour leurs produits, que les gens vont ensuite acheter dans les grandes surfaces.

Laurent Pichon, mairie de Brest

Je pense qu'il ne faut pas non plus refuser le retour dans la sphère privée, moi j'y suis favorable. Même si les discothèques assurent un rôle de contrôle social, il n'y pas la volonté ni l'objectif de tout contrôler, « pour en sauver le plus possible » ! Il ne faut pas s'inquiéter à outrance, car on constate que les pratiques évoluent plutôt dans le bon sens depuis quelques années, en tout cas sur l'espace public : les fêtes sont plus calmes, moins « trash », même si évidemment cela reste dur à évaluer en terme de santé publique. Je pense aussi que les associations étudiantes doivent plus se responsabiliser, notamment quand ils organisent un rassemblement dans un bar, ils devraient aussi s'occuper des personnes qui restent dehors, par exemple quelques volontaires 'médiateurs' pour réduire les nuisances.

Mathieu Bertou, Responsable événements au bar « La Guarida »

En effet je trouve en tant que patron de bar qu'il est difficile de gérer les rassemblements de personnes à l'extérieur de l'établissement, parfois il y a plus de monde devant que dedans ! Je pense aussi que le décalage énorme entre le prix de l'alcool fort en supermarché et en bar ne joue pas dans le bon sens.

Maryline.C

Restent beaucoup de questions en suspens, comme par exemple l'évaluation, l'efficacité de ces dispositifs ?

Quentin.S, Vieilles Charrues

Et bien cette année aucun accident humain ni même matériel aux Vieilles Charrues

Une enquête au public est en cours pour savoir comment les différents dispositifs sont perçus par les publics.

Fin du débat ---

IV) Débat et questions

A la vue des fiches d'évaluation distribuées en fin de conférence et remplies par les participants présents, voici les principales informations ressortant de cette rencontre:

Les participants présents sont issus de milieux professionnels assez différents, on retrouve donc parmi les personnes présentes des institutions publiques (CG 29, Mairies, Communautés de communes), des acteurs festifs de la région brestoise (bars, boites de nuits, associations festives), des organismes de préventions, des festivals de tailles différentes, des animateurs et centres pour jeunes ainsi que des salles de spectacle accueillant à titre occasionnel des concerts et manifestations festives.

Les participants ont été informés de cette réunion par divers moyens, invitations courriels de la part du *Collectif des festivals engagés pour le développement durable et solidaire en Bretagne*¹ ou de la part du festival Astropolis, invitations téléphoniques, bouche à oreille ou voie de presse, et l'on compte une quarantaine de personnes présentes à cette réunion auxquelles on peut ajouter les 9 intervenants.

Les retours sont globalement positifs, et pour la majeure partie des personnes présentes, cette réunion a été satisfaisante. Elles ont pu trouver des informations qu'elles ré utiliseront plus tard lors

¹ www.lecollectifdesfestivals.org

de leur activité. Le film GUS a été très apprécié des participants qui ont jugé que son contenu intéressant et que la façon dont y est traité le sujet des jeunes et de la fête – sans stigmatiser ni condamner - ouvre largement la porte à un débat constructif. La diversité des intervenants et les actions présentées ont également été appréciées, et la dimension partage d'expérience a semblé constructive pour plusieurs participants.

Il ressort de cette réunion que les intervenants et les supports utilisés étaient adaptés à cette après-midi de travail. Cependant, les questionnaires rendus soulignent la durée trop courte de cette réunion et le temps trop faible dédié aux échanges et au débat, en fin d'après midi notamment. Une heure supplémentaire afin de creuser les différentes pistes explorées aurait ici été appréciée. Certaines personnes auraient également voulu avoir une diversité plus importante des points de vue au niveau des intervenants, certains ont réclamé une intervention de professionnels de la santé tandis que certains participants ont également fait part de leurs souhaits d'avoir le point de vue de bars ou boites de nuit.

Finalement, les suites à ce débat qui ont été suggérées par les participants partent sur des axes très différents, voici les vœux que nous avons recueillis:

- Le financement et la mutualisation des achats de matériel de prévention pour les différents acteurs du territoire finistérien.
- Une journée de réflexion portée sur la prévention des risques auprès de publics plus jeunes, entre 13 et 15 ans.
- Une réunion autour du thème de la désinhibition et les causes des consommations excessives d'alcool.
- Une rencontre annuelle sur le thème des jeunes et de la fête, afin de rendre compte des évolutions en la matière, a également été proposée.